

ETATS, RELIGIONS, LAICITES

Les nouveaux fondamentalistes

Enjeux nationaux et internationaux

Mots clefs : Islam ; histoire ; courants ; psychologie ; pathologie ; politique

Comment passe-t-on d'une mentalité radicale ou zélote à une position de combat voire à l'engagement terroriste ? Parcours vers les différents fondamentalismes. Aspects historiques, anthropologiques et psychologiques.

Antoine Arjakovsky a ouvert la séance en précisant qu'elle fait suite à celle consacrée à la présentation des objectifs du séminaire qui ouvre la réflexion sur les rapports entre états, religions et laïcité.

Jacques Huntzinger **L'histoire des courants religieux de l'Islam**

La notion de « courant » est très particulière dans l'islam.

Parce que le prophète Mahomet a également été un « roi », en construisant un Etat à Médine et parce que ses successeurs, les califes, ainsi que leurs opposants vont faire de la politique au nom de la religion, des courants « politico religieux » apparaîtront qui seront plus politiques que religieux.

La constitution des courants dans l'islam se produira à trois moments de son histoire. Au 7^{ème} siècle, au moment de la succession du prophète, puis au 9^{ème} siècle au moment de la constitution de l'orthodoxie sunnite et enfin aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles avec le choc de la rencontre du monde arabe avec la modernité et la puissance européenne. Au 7^{ème} siècle, la succession du prophète à la tête du jeune Etat islamique, crée à Médine et élargi au nouvel empire arabe, va donner lieu à une compétition féroce entre la famille du prophète, représentée par Ali, son cousin et gendre, soutenu et par Médine et par les guerriers radicaux, et l'aristocratie de La Mecque représentée par le clan des Omeyades. De cette guerre de succession sortiront les grands courants initiaux de l'islam. Les sunnites forment le courant majoritaire issu de l'aristocratie mecquoise partisane d'un califat dynastique qui sera construit par les Omeyades et les Abbasides.

Le chiisme, courant minoritaire des partisans d'Ali, défait militairement à Kerbala, concentré en Irak, le berceau du chiisme, construira une théologie fondée sur l'imamat opposé au califat et sur l'attente et le retour de l'imam caché. Le chiisme deviendra bien plus tard, au 16^{ème} siècle, la religion officielle de la Perse à partir d'une décision politique de la nouvelle dynastie perse décidée à se singulariser du sunnisme du monde arabe. L'époque contemporaine est la grande revanche du chiisme avec la révolution islamique de Khomeiny de 1979 et sa portée dans le monde islamique mais surtout avec la reconquête chiite de l'Irak au lendemain de l'action américaine en Irak en 2003. C'est la vengeance tardive de la défaite de Kerbala ressentie comme telle par le monde sunnite.

Le troisième courant, issu de la fitna du 7^{ème} siècle, sera le kharidjisme, les « séparatistes révoltés », adeptes de la violence armée contre tous les dirigeants impies, refusant tout compromis politique, ancêtres des radicaux de l'islam et des djihadistes.

La mémoire de cette époque initiale de l'islam est entière dans l'islam moderne et contemporain.

Au 9^{ème} siècle, au sein du sunnisme, la défense politique de la dynastie régnante des Abbassides face aux contestations des courants minoritaires antis califaux passe par la construction d'une orthodoxie religieuse fondée sur la tradition du prophète, la sunna. Il s'agit de nouveau d'une légitimation du politique par le religieux codifiée dans une orthodoxie appelée le sunnisme qui regroupe les « adeptes de la sunna du Prophète ». Cette construction sera la matrice des grands courants « théologiques » de l'islam sunnite.

Ces trois grands courants du sunnisme sont le mutazilisme, la hanbalisme et l'acharisme.

Le mutazilisme, le courant éclairé de l'islam sunnite, influencé par la philosophie grecque, milite pour une lecture des textes sacrés fondée sur la combinaison de la foi et de la raison, affirme la liberté de l'homme face à Dieu et propose une théologie spéculative. Le mutazilisme, par son arrogance et sa maladresse, sera rejeté par le peuple à partir de la lutte menée par le courant du hanbalisme fondé par Ibn Hanbal, l'un des créateurs de la sunna. Ibn Hanbal peut être considéré comme le fondateur du fondamentalisme sunnite à partir de l'affirmation d'un retour strict aux seules sources et fondements que sont le coran et la sunna et d'une lecture littéraire des textes sacrés.

Ce combat perdu par le mutazilisme contre le hanbalisme conduira finalement les califes abbassides à se rallier à une synthèse puisée dans l'acharisme, du nom d'Al Achari, le grand théologien de Bagdad passé du mutazilisme à un conservatisme tempéré. L'acharisme demeure jusqu'à aujourd'hui la voie centrale de l'islam sunnite. Il repose essentiellement sur la prédominance de la sunna et de son interprétation codifiée par les ulémas, ce qui signifie le rejet de la théologie ouverte nourrie par la raison. Le rejet populaire puis politique du courant mutazilite est un moment clef de l'histoire de l'islam sunnite.

Le troisième moment de la formation des courants de l'islam sunnite sera la période des 19^{ème} et 20^{ème} siècles dans laquelle le monde arabe « rencontrera » l'Europe, une Europe puissante, coloniale et modernisée. Le monde arabe entrera dans un grand débat sur la conciliation possible entre son identité et la modernité européenne.

Quels sont ces grands courants ?

D'abord, le wahabisme, apparu au 18^{ème} siècle dans le désert arabe, se veut un courant fondamentaliste prêchant un Islam rigoureux et puritain dans la filiation du hanbalisme. Il deviendra la bannière du futur royaume érigé par la tribu des Saoud sur toute l'Arabie.

Le salafisme, ou plutôt les salafistes, hérités du hanbalisme et revigoré par le wahabisme, affirme que seul le retour aux sources de l'islam permettra la survie du monde arabe et qu'il faut mettre en place la loi islamique dans toute sa pureté initiale. Le salafisme est purement religieux et quiétiste pour certains tels les tablighs ou les proches du wahabisme saoudien mais il est devenu politique pour ceux qui sont entrés dans l'arène politique en faveur de l'édification d'un Etat islamique, tel le parti salafiste égyptien « Nour ». Et il existe aussi une troisième variante du salafisme, le salafisme révolutionnaire, celle qui emploie l'action armée et qui a débouché sur le djihadisme.

L'islamisme politique est encore autre chose. Il est le fait des Frères Musulmans créés dans les années 1920 en Egypte en réaction à la présence coloniale britannique et à la modernité occidentale. Le fondateur des Frères Musulmans, Hassan el Banna, a voulu transformer la religion en une idéologie politique moderne par la création d'un parti et d'un programme de réforme inspiré de la religion.

Les Frères égyptiens ont essaimé dans de nombreux pays, tels que la Tunisie, le Maroc, la Jordanie ou le Syrie, qui possèdent des partis islamiques issus des Frères musulmans mais dont les trajectoires sont très différenciées.

Il y a, enfin, le courant réformiste éclairé du néo mutazilisme, hérité de la pensée de Mohamed Abdouh, grand mufti d'Egypte et recteur de l'université d'El Azahr au début du 20^{ème} siècle. Le néo mutazilisme en appelle à la réouverture du débat théologique et juridique à partir de la raison et également au « concordisme » entre l'islam et l'Europe occidentale. Ce courant, à l'image du mutazilisme du 7^{ème} siècle, est très minoritaire dans l'islam officiel.

Aujourd'hui, on est frappé par la grande similitude entre les courants initiaux de l'islam sunnite et les courants modernes ainsi que par la grande stabilité de la pondération entre le courant majoritaire conservateur hérité de l'acharisme, les courants minoritaires mais actifs des salafismes et de l'islamisme politique et le courant rationnel et ouvert constamment marginalisé.

Mais le grand débat sur l'avenir de l'islam est peut-être en train de se réouvrir...

Hélène L'Heuillet

Les nouvelles formes de la pulsion de destruction

D'Al-Qaïda à Daesh, un constat s'impose : le terrorisme et le djihadisme ont innové en donnant à la pulsion de destruction, qui réside en tout homme, de nouvelles formes. C'est dans la mobilisation pulsionnelle spécifique réalisée par la propagande de ces groupes que se trouve l'origine de cette violence inédite. Pour en saisir la possibilité, il faut donc comprendre comment on va de l'adhésion à une idéologie à un passage à l'acte meurtrier. La transgression de l'interdit de tuer est ordinairement strictement encadrée dans les sociétés humaines. Dans les guerres interétatiques, c'est l'autorité politique qui commande cette transgression. Dans le terrorisme, même s'il existe des réseaux de recrutement, l'adhésion repose sur une initiative personnelle. Le dogme d'Al-Qaïda formulé par Al-Zawahiri en 2002 est repris par le groupe État Islamique : le djihad, même accompagné, aidé, coaché et financé, est affaire individuelle. Malgré l'embrigadement, la levée de l'interdit de tuer doit s'enraciner dans la subjectivité.

Pour produire cet effet, le rôle de la religion semble central. Pourtant, ce n'est pas la religion en tant que telle qui est convoquée mais son instrumentalisation politique, en vue d'un combat. Toute religion demande une faculté d'interprétation et de questionnement incompatible avec l'activisme terroriste. Au demeurant, l'adhésion religieuse à un dogme transformé en réserve de slogans constitue un formidable outil de recrutement car elle dépend du sujet de « l'idolâtrie de la vie » caractéristique des sociétés occidentalisées aux yeux des islamistes.

Cette condition générale du passage à l'acte se décline en trois sous-conditions : la production d'un commandement « hallucinatoire », la mise au jour de la béance du moi grâce à l'entretien d'un état traumatique et la promesse d'une fusion dans un grand tout, relevant d'un modèle d'autorité plus maternel que paternel.

Quand, dans les armées classiques, les soldats reçoivent une dérogation pour tuer, le sujet en eux peut s'appuyer sur cet ordre pour rester éventuellement divisé dans son rapport à l'acte meurtrier. La paix revenue, on peut se plaindre de la bêtise de la guerre. Mais dans le terrorisme, le commandement doit pouvoir être relayé par le sujet lui-même. Quelque chose s'apparente ici à la psychose, hors de toute structure psychotique du sujet, impossible à supposer chez les jeunes recrues d'Al-Qaïda ou de Daech. Or, on sait que dans la psychose, le passage à l'acte meurtrier se produit dans un état d'hallucination où le sujet reçoit le commandement de tuer, dans une hallucination invocante, une voix. Il faut donc en quelque sorte produire une paranoïa artificielle, ce qui explique la présence de thèmes complotistes, d'une rigoureuse construction d'ennemi, de l'appel à la vengeance. Ainsi le sujet peut-il obéir de lui-même tout en s'annulant comme sujet. Le paradis recherché n'est en effet rien d'autre que l'abolition de la subjectivité, souhaitée par le sujet lui-même.

Soulagé des aléas de son désir, celui-ci peut se livrer aux pulsions, et d'abord à la pulsion de mort. Il est entretenu dans une pulsionnalité mortifère par les mises en scène des actes terroristes passés, en l'occurrence des décapitations. Le passage à l'acte meurtrier requiert la mobilisation pulsionnelle qui fait apparaître le rien, la destruction, la table rase, comme des urgences.

Internet joue une fonction décisive dans ce processus non seulement par le contenu traumatique des scènes visionnées mais aussi par la temporalité de l'immédiateté que le mode de communication sur réseaux sociaux permet. Tous les jeunes djihadistes passent par internet. Un grand nombre d'entre eux se font recruter sur les réseaux sociaux, d'autres se rendent sur les sites djihadistes après une rencontre en prison ou dans la vie. Le sujet est ainsi mis en état de trauma artificiel.

Dans l'aspiration par la pulsion de mort qui en découle, non seulement il est tendu vers la destruction de tout et la production du « rien » caractéristiques de la transformation nihiliste de la guerre et de la politique, mais il devient capable de donner la mort par morcellement du corps (tête coupée des décapités, ou explosion des terroristes et de leurs victimes dans les attaques suicides).

Cette manière de tuer marque le retour à un état archaïque de la libido. C'est dans cette libido archaïque que prend sens la promesse d'une jouissance sans partage dans un grand tout qui est aussi bien celui de la foule qui soutient la démission subjective du djihadiste, que de la communauté utopique visée par ce messianisme politique, ou encore du grand tout de l'univers, symbole éternel de la mère.

Débats

Antoine Arjakovsky a relevé que les quatre pôles de l'orthodoxie se retrouvent dans les autres religions. Le sunnisme et le chiïsme peuvent se situer dans le pôle loi et justice, le karidjisme dans le pôle mémoire et le soufisme peut être dans le pôle gloire. Il s'est interrogé sur la possibilité de faire une typologie à partir de la psychologie proposée en lien avec les pathologies de mort et sexuelles. Certains pôles pourraient-ils être associés à des pôles de l'identité ?

Antoine de Romanet a souligné la fécondité de la distinction faite entre guerre, avec une armée et une fin, et terrorisme, avec une armée mais sans fin et l'intérêt du rapport entre armée et police.

Un participant a posé la question de savoir si le soufisme, qui n'est pas un courant de l'islam, pouvait avoir un certain rôle pacificateur.

Francis Brun-Buisson a relevé qu'entre le pôle loi et justice et celui mémoire et gloire se situe la morale qui est un carrefour. Il a fait observer que certains auteurs considèrent qu'il y a eu une évolution dans le projet de création de l'état islamique après les printemps arabes, une distanciation vis-à-vis du djihadisme. A un objectif politique se serait substitué un djihadisme moral, de loi morale juste, de la charia qui aurait eu pour conséquence une tentation de prendre le pouvoir par le djihadisme et donc par le terrorisme et non plus par le politique.

Pierre Morel a estimé que la première intervention permet de faire un parallèle avec la montée du nazisme, une forme de nihilisme, dans la mesure où il y a un effet de libération qui est donc acceptable et conduit à la nécessité de tuer. La justification fait valoir que c'est un acte pénible mais nécessaire et il fait partie du message. Il y a donc des constantes et pas nécessairement des nouveautés.

Concernant la différence entre al-qaïda et daesh, il a souligné que dans al-qaïda dont les fondateurs sont des théologiens il y a une construction théorique savante, ce n'est pas le cas pour daesh puisque pour passer au combat il vaut mieux être ignorant que savant.

Il y a aussi un effet d'accélération d'internet qui permet de faire l'économie de ce que suppose un engagement et dès lors une efficacité d'al-qaïda. Sur les aspects psychologiques, il a relevé que la logique décrite, celle de la paranoïa c'est une logique de guerre civile, de rupture du lien social qui conduit à la nécessité de tuer l'autre pour n'être pas soi-même tué. C'est celle qu'on a connue en ex-Yougoslavie.

Le rôle d'internet peut également être relevé. La présence des jeux et de la pornographie ont constitué une anticipation de la situation actuelle puisqu'on utilise aujourd'hui pour le recrutement des jeunes les mêmes types de dévoilements, d'instruments pour attirer les candidats.

Stéphane Courtois a fait observer qu'un arrière-plan historique pouvait sans doute être trouvé à l'attitude d'une certaine jeunesse qui actuellement se soulage en partant dans le terrorisme : le terrorisme russe et le grand théoricien et praticien de la guerre civile, Lénine, qui prônait le vrai socialisme ainsi que les mouvements vers le terrorisme après mai 1968.

Nathanael Mion a posé la question de savoir comment dans le sunnisme a joué le rapport au texte et si un mouvement de distance critique par rapport au texte a été présent ? Par ailleurs, sur le plan psychologique, comment peut-on comprendre qu'il n'y ait pas eu de réactions inverses face aux menaces terroristes ? Que se passe-t-il si ceux qui ne partent pas vers le djihad se retrouvent face à leurs pulsions ?

Jeanine Cros s'est interrogée sur la question de savoir si notre vision actuelle de la normalité et du pathologique dans notre société ne générerait pas, chez nous, un aveuglement sur une éventuelle pathologie de notre normalité, laquelle pourrait engendrer en réalité des besoins, un vide intérieur que les jeunes auraient envie de combler en s'engageant.

Antoine Arjakovsky a proposé que soient approfondies les notions de fondamentalisme et de fanatisme.

Jacques Huntzinger

Le soufisme est un courant important dès les origines de l'islam. Il apparaît dans le sunnisme et dans le chiisme. C'est un courant qui est par définition anti-fondamentaliste, ce qui signifie aller au cœur de la sunna, de la tradition par la contemplation. Il y a même une dimension très ésotérique. C'est donc l'ouverture d'une voie ésotérique vers la contemplation de Dieu destinée à procurer la plus grande proximité avec Dieu si tant est qu'on puisse approcher Dieu dans l'islam ce qui n'est pas le cas. Il y a cependant des expériences soufistes de profonde transformation intérieure par la contemplation qui peut passer par l'ésotérisme. C'est la voie qui apparaît comme la plus positive en termes d'islam purifié mais c'est aussi la voie de l'intériorité qui s'oppose à une certaine extériorité qui se retrouve dans l'orthopraxie sunnite. Si le soufisme a droit de cité chez les chiites, il a des difficultés à être légitimé par le sunnisme. Le soufisme vit donc de façon différencié dans ses rapports avec les différents courants de l'Islam.

Concernant les rapports entre djihadisme, islamisme et salafisme, peuvent être précisés les éléments suivants.

Le djihadisme a dès son origine deux acceptions, le petit et le grand djihad. Le grand djihad, c'est la voie vers la réforme intérieure. Le petit djihad, c'est celle de la guerre, d'abord défensive puis offensive, qui peut être comparée à la théorie de la guerre juste au nom de la défense de la vérité contre les impies. Au départ, le djihad c'est la guerre contre les apostats, contre ceux qui ont abandonné la tradition sunnite, c'est-à-dire les chiïtes et créé d'autres religions. La religion devient un parti. Cela continue aujourd'hui.

L'islamisme politique est d'essence différente. Il est une expression ambiguë mais réelle d'une volonté moderniste de l'Islam. La religion devient une idéologie politique avec un parti, les Frères Musulmans, un programme et l'exercice de la conquête du pouvoir.

Une branche de l'islamisme politique a dévié vers un islamisme radical et violent et a rejoint le djihadisme. Dans le salafisme il y a tout ce que l'on veut.

Il y a donc une porosité entre islamisme politique, salafismes et djihadisme, entre des courants qui ont chacun leur trajectoire et leur spécificité ce qui explique leur complexité.

Al-qaïda et Daesh ne peuvent être comparés. Al-qaïda est une organisation fondée sur une théologie politique. Daesh est différent puisque c'est une opportunité géo politique fabriquée par d'anciens officiers de l'armée irakienne évincés du fait de la politique américaine irakienne et qui ont réagi par rapport à leur identité sunnite et ont pactisé avec certains idéologues qui avaient travaillé avec al-qaïda et qui sont revenus chez eux. Daesh est un conglomérat. Il y a un volet politique lié à l'histoire de l'Irak et un volet opportuniste.

Concernant le littéralisme dans l'islam, il faut rappeler qu'au départ, le littéralisme est présent dans tous les grands livres. La particularité pour l'islam c'est qu'il se crée très vite pour des raisons politiques. Le calife s'appuie sur une lecture du coran et de la tradition. Dès lors, si on veut être en opposition avec le calife il faut avoir une autre lecture littérale. Une telle position présente sous les califats se retrouve aujourd'hui. Les fondamentalistes se retrouvent dans « l'âge d'or », Mahomet et les deux premiers califes.

Hélène L'Huillet

Sur les questions psychologiques, l'intervenante a considéré que nos sociétés ne sont pas la norme, hors pathologie. Nos sociétés ont aidé à la division subjective des adolescents. Elle s'est dite convaincue de la nécessité d'un nouveau langage pour aider les adolescents dans la compréhension des conflits.

Concernant les jeux, elle a rappelé que Mohamed Merah passait beaucoup de son temps avec les jeux vidéo car ils assurent la mobilisation pulsionnelle de la totalité des tensions.

Elle a insisté sur la nécessité de la parole pour soutenir la division subjective des adolescents sinon ils basculent dans des aspirations grisantes et dangereuses.

Il y a des conflits possibles en politique et il y a la pulsion de destruction chez les jeunes qui mettent toutes leurs pulsions à tuer et des associations qui les relayent. Les thèses de Jacques Derrida et Jean Baudrillard ne sont pas pertinentes car elles jouent sur un effet de miroir.

Son intention n'a pas été de pathologiser le djihad. Ce qu'elle dit est que tous les mouvements de ce type peuvent générer des pathologies. Le djihad a une logique de guerre civile et le risque doit être identifié.

Sur les questions d'ordre politique, l'intervenante a fait observer que l'état islamique a voulu concurrencer al-qaïda en confisquant un territoire sans avoir l'intention de demander une reconnaissance comme Etat par le concert des nations. Ses institutions sont d'ailleurs assez faibles. La morale appliquée est liée d'ailleurs à la vacance des institutions. La guerre et le terrorisme sont deux choses différentes. La guerre est conduite par des Etats qui ont des armées ce qui suppose une concertation alors que le terrorisme ce sont des combats irréguliers. Le terrorisme devient la forme contemporaine de la guerre qu'on ne maîtrise pas et les Etats ne sont donc pas bien armés pour mener la lutte.

Certains aspects peuvent aussi être apparentés à une logique de guerre civile.

Si un rapprochement peut être fait avec le nazisme par certains aspects en particulier le nihilisme, les effets de foule et le pouvoir maternel, une différence doit être cependant relevée. La conception de l'identité diffère puisque dans le nazisme il y a l'idée d'une filiation pure alors que dans le djihadisme la pureté est hors filiation. La filiation est reconstruite avec un transnationalisme qui assure une plus grande efficacité que le nazisme puisque la puissance d'extension est plus grande car la reconstruction d'une nouvelle identité est possible.

Concernant un éventuel rapprochement avec le terrorisme russe, il est vrai que l'on peut faire un rapprochement avec le nihilisme russe qui peut être une source inconsciente du nihilisme actuel. Le jeune Lénine a construit son engagement contre l'anarchisme. Aujourd'hui, on revient à l'anarchisme. La différence c'est que dans le djihadisme il n'y a pas de phénomène de parti. Chacun peut y avoir son projet. L'individualisation du djihadisme est un phénomène fondamental qui est l'inverse de la position bolchevick. Les manières de tuer sont aussi nouvelles.

Sur un possible rapprochement entre daesh et al-qaïda, des doutes peuvent être émis. S'il est peut-être vrai que daesh n'existerait pas sans al-qaïda, des doutes peuvent être émis sur un tel rapprochement. Il y a, en effet, une filiation plus importante que la concurrence entre les cellules veut le faire penser. Partout il y a de la science mais elle s'est vite perdue volontairement.

Antoine Arjakovsky a indiqué que la prochaine séance aura pour thème le complotisme.